L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 72 RUE D'ORLÉANS

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 2 AVRIL.

CHRONIQUE MUSICALE.

En argot de coulisses on dit d'un chanteur qui se livre tout entier à l'émotion du chant qu'il *chante avec des nerfs*.

Or, *les nerfs* sont les pires ennemis de la virtuosité et de la voix.

Mme Albani qui débutait, il y a quelque trente ans et dont la voix est encore, dit-on, admirablement belle, Fraschini, qui a soixante ans bien sonnés était le roi des ténors, ne doivent d'avoir conservé la fraîcheur et la plénitude de l'organe qu'à la placidité de leur tempérament artistique.

Ce n'est pas ceux qui, une seule fois, dans le cours d'une longue carrière, se sont laissé surprendre et entraîner par l'émotion tragique. Ils n'avaient pas de *nerfs*. Voilà le secret de leur éternelle jeunesse.

Est-ce là l'idéal qu'il faut se faire d'un artiste lyrique?

Nous ne le pensons pas.

Dans l'opéra, la musique et l'action dramatique constituent les deux parties d'un tout. Elles ont en quelque sorte une fonction parallèle.

A l'époque de ses débuts, et maintes fois dans ces chroniques hebdomadaires, nous avons fait à Mlle d'Edelsberg un mérite d'unir au talent de la cantatrice celui de l'artiste tragique.

Cependant, tout en admirant la puissance de ses effets dramatiques et l'expression de son jeu, nous aimerions mieux la voir se livrer avec moins de chaleur, toutes les fois que le chant doit en souffrir.

Cette impression, nous la ressentions en l'écoutant chanter l'air des bijoux, dans l'acte du jardin de Faust. L'entraînement scénique ne laisse pas la cantatrice toujours parfaitement maîtresse de sa voix et ne lui permet pas d'atteindre au degré de virtuosité dont elle est certainement capable.

Ces réserves faites, nous devons reconnaître que nous avons vu dans la Marguerite une physionomie, dont les traits larges sont dessinés avec une fermeté rare.

Musicalement, elle interprète le rôle avec un sentiment profond.

Marguerite n'est pas un de ces types de l'école ascétique, confits en béatitude, qui trouvent les symboliques. C'est une femme; cela vaut mieux.

Pour nous, qui avons peu de goût pour les mièvreries de keepsakes, nous aimons, dans les types de l'art, à sentir circuler le sang et la vie.

Dans le jardin, dans cette partie donc et poétique du drame qui précède l'éclosion de la fleur, nous voudrions à Marguerite plus de tendresse, et de naïveté. Mais la façon dont Mlle d'Edelsberg rend la mort de Valentin, la scène de l'Eglise, elle les a conçues et rendues entièrement dans notre manière de comprendre. Mlle Mlle d'Edelsberg, le drame est poignant. La douleur qui frappe l'âme de Marguerite, le désespoir qui l'étreint, on les éprouve, on les partage: et ce n'est pas à une telle artiste que j'ai pourrait rappeler ce précepte de l'Art poétique:

Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Mlle d'Edelsberg a donné, dimanche dernier, une seconde représentation de *Faust* qu'elle avait pour d'abord, pour le bénéfice de M. Castelmary. Elle y a eu un succès très vif.

L'opera n'a pas de nouveau plus implacable que la phrase.

Au moindre indice de mauvais temps, le prétendu à la location peut se cloner transquillement les bras, et fumer son cigare à l'aise. La pluie vient elle à tomber? la recette en fait autant. La salle, au soir de la présentation, indique donc la température avec la régularité et la certitude d'un baromètre.

En vérité, il faut que la faveur dont Dumistre paraît jouir auprès du public, soit vraiment remarquable pour que, malgré, par une source de pluie à verse, et ce que nous pouvons voir: c'est-à-dire l'un des plus beaux comme public et comme recette, qu'il y ait eus depuis nombre d'années.

La salle était magnifique, et l'auditoire des plus brillants.

A son entrée en scène, Dumestre a été accueilli par une triple salve d'applaudissements. De toutes parts, les fleurs tombaient à ses pieds; et la soirée n'a été pour lui qu'une longue ovation.

Nous en sommes heureux pour un artiste dont le merveilleux talent est l'honneur de notre scène, et constitue pour elle, depuis deux ans, une de ses plus solides assises.

Dumestre a chanté Rigoletto avec sa maestria ordinaire, et il en a rendu la physionomie saisissante avec une rare puissance d'expression.

Mme Dumestre a pleinement réalisé ce que nous attendions d'elle et de son talent. Aborder, quand on chante les dugazons, un rôle tel que Gilda, qui est un rôle comique italien, c'est prendre le taureau par les cornes. Mme Dumestre est sortie victorieuse de cette redoutable épreuve; et particulièrement dans le rôle de bravoure du troisième acte (la scène du portrait), elle a prouvé qu'elle possédait une voix large, puissante, avec les qualités que réclame le genre dramatique. Les dilettantis ne nous ont pas accoutumé à de telles surprises. C'est une raison de plus de crier, avec le public: Bravo!

M. Cazeaux de duc, Mlle d'Edelsberg Madeleine, M. Castelmary (Sparafucile), et M. Périé (Monterone) ont eu, dans cette belle soirée, leur part de succès, comme ils ont contribué à la bonne exécution de l'ouvrage.

L'activité de la direction et le zèle de ses pensionnaires ne se ralentissent pas. Directeur, chanteurs et orchestre sont toujours sur la breche: et quand une pièce est annoncée sur l'affiche pour tel jour, on est certain de la voir passer à date fixe.

C'est un devoir pour nous de le constater, et de rendre ainsi à chacun la justice qui lui est due.

Le *Docteur Crispin*, promis pour lundi, a été représenté ce jour-là. Une première audition a, des à présent, assuré le succès de cette œuvre. On la donne ce soir pour la seconde fois. Nous engageons le public à l'aller entendre: le libretto est du meilleur comique, et la musique vive, spirituelle et aimable.

La pièce est enlevée avec entrain par tous les artistes.

Les Concerts Spirituels de la Semaine Sainte, sont maintenant de tradition. Le public les a goûtés, l'année dernière. Il en sera de même, celle-ci.

L'Opéra annonce deux Concerts: lundi et mardi. La première partie se compose du *Stabat* de Rossini, orchestre, chœur et quatuor de chanteurs: Mlle d'Edelsberg, Mme Naddi; MM. de Koghel et Castelmary.

Le programme de la seconde partie n'est pas moins attrayant. Nous y voyons, pour le Concert de lundi: la marche du *Tannhaüser*, et l'ouverture du *Jardin de Piberoel*, orchestre et chœur; puis, les deux premiers sujets.—La Prière des Pèlerins de *Jérusalem*—les *Saisons* et les *Rameaux*; M. Dumestre; une *Pastorale*, (Mme Naddi); Le *O Salutaris* de la messe de Rossini, Mlle d'Edelberg; le *Noël* d'Adam, M. Cazeaux; une *Romance*, par M. de Koghel—et un *Concerto* pour violon, par Beriot, par M. Brouet, violon-solo de l'Opéra.

La lecture des journaux récemment arrivés de Paris confirme, hélas! nos tristes pressentiments relativement au sort des artistes dramatiques.

Certains artistes, plus fortunés que leurs camarades, ont pris, avec une générosité louable, l'initiative d'une action semblable à celle que nous avons recommandée dans notre dernier feuilleton. Les journaux parlent du concert et l'annonce de plusieurs concerts *au bénéfice des artistes nécessiteux*, avec le concours de chanteurs et cantatrices des grandes scènes lyriques.

La situation présente du Théâtre à Paris, telle que le dépeint Francisque Sarcey dans son feuilleton du *Temps* n'est pas précisément d'une gaîté folle.

Citons:

Je vois que les théâtres s'agitent tout bas et cherchent à se rouvrir. Ils tâtent l'opinion publique, ils se tâtent eux-mêmes, ils se consultent, ils prêtent à saisir le moment psychologique, comme disent ces bons Allemands. Il paraîtrait que le gouvernement les y invite à se prêter. Paris est tout plein en ce moment d'officiers de toutes armes, à qui les gros soucis pèsent terriblement, et de toutes les distractions que nous pourrait offrir la ville, la moins dangereuse encore et la plus noble est celle du théâtre.

Les *Variétés* ont donné l'exemple. Triste réouverture, pauvre de sac encore, on n'en aura que moins une hésitation. Les vieilles pièces mal aimées et mal jouées. Je me figurais être au théâtre à cet moment, pendant un siège, et m'imaginer que le gouvernement les a ordonnées à ses ordres. Paris est tout plein en ce moment d'officiers de toutes armes, à qui les gros soucis pèsent terriblement, et de toutes les distractions que nous pourrait offrir la ville, la moins dangereuse encore et la plus noble est celle du théâtre.

Les *Variétés* ont donné l'exemple. Triste réouverture, pauvre de sac encore, on n'en aura que moins d'